

André Miquel

Professeur honoraire au Collège de France
Chaire de Langue et littérature arabes classiques



Résumé : *L'esprit, les thèmes et le vocabulaire des Mu'allaqât ont longtemps survécu. Mais survivance n'est pas simple répétition. Elle s'accompagne de leur renouvellement et de leur élargissement, comme le montrent ici deux extraits traduits d'un poème de Mutanabbî (915-965) : un morceau de jactance d'une part, une « course dans le désert » d'autre part.*

Mots-clés : *Poésie arabe préislamique, poésie arabe abbaside, Tarafa, Labîd, Abû Tammâm, Mutanabbî.*

Abstract : *The mind, themes and vocabulary of the Mu'allaqât survived for a long time. But survival does not mean a simple repetition. It goes with their renewal and widening as it is demonstrated here with two extracts translated from a poem by Mutanabbî (915-965) : on one hand a piece of boasting, on the other a "race through the desert".*

Key words : *Arabic pre Islamic poetry, Arabic Abbasid poetry, Tarafa, Labîd, Abû Tammâm, Mutanabbî.*

L'esprit, les thèmes et le vocabulaire même des *Mu'allaqât* n'ont pas disparu tout à fait avec elles. Et pas seulement pour les premières décennies de l'islam, mais jusqu'en pleine époque des califes abbassides de Bagdad. Dans le débat sur les cultures, la *shu'ûbiyya*, pour l'essentiel entre la persane et l'arabe, celle-ci se prévaut de son trésor le moins contestable, le Coran et la poésie, la plus pure qui soit, celle du désert, tous deux intouchables et intouchés.

Sans doute l'espace originel s'est-il élargi, de la steppe arabe jusqu'à une bonne partie du monde alors connu, et les thèmes aussi, pour une civilisation devenue universelle. Mais la vieille voix, avec ses accents, sa fougue, son assurance, resurgit à la première occasion : témoin, entre autres, ce long poème de quelque soixante-dix vers où Abû Tammâm célèbre la prise de la place forte byzantine d'Amorium par le calife al-Mu'tasim en 838¹.

De tous ses contemporains, c'est à coup sûr Mutanabbî (915-965) qui sut le mieux retrouver les échos des anciens temps. Au reste le jugement des Arabes

eux-mêmes ne s'y est-il pas trompé : le palmarès des poètes oppose ainsi, à un art nouveau né de la nouvelle histoire, qu'incarne Abû Nuwâs, le poète dépositaire et chantre des vertus immuables, le héros qui donne, aux combats contre Constantinople, les mêmes accents que, jadis, le héraut de la tribu en lutte avec ses voisins.

D'un poème long d'une quarantaine de vers, à la louange d'un prince, j'extrais deux passages particulièrement significatifs à mes yeux². Le premier ressortit à une disposition innée du poète, l'ancien et le nouveau : la jactance (rime en -u, mètre *tawîl*, « long », en deux hémistiches de quatorze syllabes : dans la traduction, le début du vers arabe est marqué par la majuscule) :

*Dilapider le temps à combler sa fortune
par crainte de misère, c'est n'être que misère.
Moi, je m'en prends à ceux qui font violence : j'ai mon coursier,
et celui qui le monte serait un échanton, mais au cœur plein de rage
Et qui distribuerait, à la pointe de sa lance,
la coupe de ce vin inattendu, la mort !
Que de montagnes traversées, et qui me proclamaient
montagne, et la mer assurant que la mer, c'était moi !*

Le recours à la sentence, qui ouvre ce passage, n'est pas inconnu, tant s'en faut, des *Mu'allaqât*, mais elle reçoit ici un singulier relief. Par sa qualité, d'abord : lapidaire, elle laissera toujours, plus ou moins, le traducteur sur sa faim. Surtout, elle prépare ce qui suit, annonce le fossé infranchissable qui séparera, partout et en tout temps, le médiocre de l'homme de qualité, combattant du vrai et de la justice et, pour ce faire, héros prêt à tous les sacrifices, dans des combats où, il ne le sait que trop bien, la mort donnée peut devenir à tout instant la mort reçue.

Ici se croisent l'homme d'action et le poète. Le premier sait en effet de quoi il parle. Déterminé s'il en fut, Mutanabbî participa aux luttes contre l'ennemi byzantin, et son nom même de prétendant à la prophétie rappelle le temps où il était chef de bande d'un mouvement chiite extrémiste. Il n'est pas jusqu'à sa mort, contre une troupe de brigands, qui ne vienne donner à un parcours pour le moins agité le sceau d'un engagement viril tenu jusqu'au bout. Quant au poète, l'échanton (littéralement : jeune homme) vient d'un autre registre, celui du plaisir, du vin servi par les éphèbes, comme chez Abû Nuwâs : un registre, on le voit, dont on ne raillerait les thèmes que pour les porter ailleurs, plus haut, vers une authenticité originelle et retrouvée.

Tout est prêt dès lors pour la bravade, le défi lancé avant le combat, l'emphase du discours portée à son paroxysme. Le parallèle avec les *Mu'allaqât* une fois de plus s'impose : l'espace de la steppe s'élargit à l'horizon du monde, le poème l'agrandit aux dimensions que lui a données l'histoire. On se gardera bien de partir à la recherche de ces mers et montagnes invoquées par le poète : elles ne sont là, sans précision toponymique, que pour résumer de leurs deux noms la terre entière, immense à l'égal de la voix qui la chante.

Le reste est évocation de voyage, de course plutôt :

*Que d'espaces, à l'infini, toujours le même, nos blonds chameaux
sur le dos de la terre, et nous sur l'avant de nos selles :*

*Emportés en plein cœur du désert, il nous semblait être
sur une sphère, ou que la terre avec nous voyageait.
Nous avons enchaîné le jour à la nuit, et cru la voir,
sous la foudre, drapée de rouge à l'horizon,
Puis la nuit au jour, qui s'étalait,
sous un ciel lourd, drapé de noir.*

Tout commence ici par ce que l'on appellerait une performance brachylogique, littéralement « que de *kharq* (voir ci-après la signification) où la place des 'îs (chameaux au pelage blanc nuancé de fauve) était la nôtre sur eux dans lui (le *kharq*), avant de la selle et dos (de la terre) ». L'enchaînement avec ce qui précède (montagne et mer) est assuré par la particule *wa* (et), régissant, pour le mot qui la suit, *kharq*, la même flexion que pour ces deux-là. Autant dire que ce qui n'était que suggéré devient maintenant lisible en clair ; montagnes et mers explosent, leur espace devient celui de la terre tout entière, du *kharq* : l'espace justement, l'horizon illimité qui, au sens propre et par référence à la racine du mot, se déchirerait infiniment à la vue et au voyage, aux vents, nous disent les vieux dictionnaires, qui viennent y courir sans entrave, y éclater - la racine, encore elle - pour multiplier leur force.

Mais sommes-nous encore sur terre ? La course au désert, autre thème de la vieille *mu'allaqa*, ne se suffit plus maintenant des horizons, fussent-ils illimités, d'ici-bas. En évoquant une sphère, une sphère qui, tout à la fois, voyage et tourne au même pas que l'homme puisqu'elle lui offre sans cesse le même spectacle, l'imagerie exaltée du poète le projette, par delà les siècles et sans qu'il s'en doute, dans une autre vision de la terre, la terre cosmique, la nôtre, qui n'est plus, comme on le croyait alors, le centre immobile du monde, mais un astre soumis à la double loi du tournoisement et du voyage, comme le poète lui-même, emporté dans le mouvement.

Est-ce pour se rassurer devant le vertige, la folie d'une pareille perspective ? Toujours est-il que Mutanabî revient pour finir à des visions plus classiques, au désert en soi, dirait-on, décrit tel quel, dans ses paysages et son atmosphère. On pourra rapprocher ce tableau de tel ou tel autre de même tonalité, par exemple ceux que nous offre la *mu'allaqa* de Labîd³ :

*Traces où sont passées, depuis qu'hommes y furent,
Tant d'années et leurs mois profanes et sacrés,*

*De pluies pourvues par le printemps astral, atteintes
Par l'eau des nuées qui tonnent, déluge et puis crachin,*

*De tant d'ondées nocturnes et de matins d'orage
De tant de soirs aux grondements qui se répondent !
(...)*

Le vent d'été se lève erratique et cinglant.

*C'est un concours de poussière, une ombre qui vole,
Fumée d'un alliage de brindilles qui flambent,*

*Au vent du nord, et mélangé de bois d'arfaj.
Fumée d'un feu lancé, aux cimes bondissantes !*

*...quand dansent, dans le matin, les lueurs
Et que les crêtes trouent leurs habits de vapeur...*

Reprendre pied, tout est là... Au même désert, représenté ou transfiguré, peu importe. Mais dans cet espace absolu dont il est en même temps la réalité et l'image, le piéton est forclos, au moins de droit : un homme, un vrai, pour tout dire un chef, est toujours monté. Plus que le cheval, c'est le chameau, et plus précisément la chamelle, qui assure à son maître la relation avec ce sol où il puise son énergie vitale : Tarafa, dans sa *mu'allaqa*, ne lui consacre pas moins de vingt-huit vers, soit l'équivalent de cinquante-six de nos alexandrins⁴. Mutanabbî, lui, est moins prolixe, mais aussi enthousiaste :

*Nous avons si souvent couru les espaces tendus à l'infini,
sur une bête ardente jusques à en mourir,
Et quand sa peau enflait sous la piqûre du taon, heureuse était-elle,
comme si on lui eût fait don de bourses bien comptées !*

On conviendra qu'il serait difficile de pousser plus loin l'évocation d'une monture rapide et infatigable, tout en remarquant au passage que cette évocation de bourses, bien « serrées » dit littéralement Mutanabbî, cadre parfaitement avec le contexte, le discret appel lancé à la générosité du dédicataire. Ici comme ailleurs, en tout cas, la *mu'allaqa* des origines a fait son chemin ; loin d'être morte avec ses auteurs attirés, elle a survécu, pour le meilleur d'un rêve toujours entretenu. En ce IVe/Xe siècle qui voit le califat de Bagdad passer sous le contrôle des émirs bûyides, où le monde musulman se retrouve éclaté en divers États vassaux nominaux de ce même califat, voire indépendants, où les Byzantins enfin accentuent leur pression sur la Syrie du Nord, la vieille poésie, *Mu'allaqât* en tête, offre à Mutanabbî et à tous ceux-là qui ne se satisfont pas d'une histoire présente la promesse de temps retrouvés et le vivier, toujours accessible, d'un sursaut.

Bibliographie

Dîwân Abî Tammâm, éd. M.A. 'Azzâm, Le Caire, Dâr al-Ma'ârif, 1964.

Dîwân al-Mutanabbî, Dâr Sâdir et Dâr Bayrût, Beyrouth, 1389/1970.

Les Mu'allaqât. Les sept poèmes préislamiques, préfacés par André Miquel, traduits et commentés par Pierre Larcher, coll. Les Immémoriaux, Fata Morgana, Saint-Clément de Rivière, 2000.

Miquel, A. 1992. *Du désert d'Arabie aux jardins d'Espagne. Chefs-d'œuvre de la poésie arabe classique traduits et commentés par André Miquel*, coll. La Bibliothèque arabe, Sindbad, Paris.

Zawzanî, Abû 'Abd Allah al-Husayn b. Ahmad b. al-Husayn. 1383/1963. *Sharh al-Mu'allaqât al-sab'*, éd. Muhammad 'Alî Hamd Allah, al-Maktaba al-Umawiyya, Damas.

Notes

¹ Texte arabe dans *Dîwân*, I, p. 40-74 ; traduction française par André Miquel, « Cri de victoire », 1992, p. 219-235

² Texte arabe dans *Dîwân*, p. 189-192

³ Texte arabe dans Zawzanî, p. 198-237, traduction française Pierre Larcher, 2000, p. 115-127.

⁴ Texte arabe dans Zawzanî, p. 130-171, traduction française Pierre Larcher, 2000, p. 59-74, v. 12-39.